

FESTIVAL D'AUTOMNE À PARIS

5 sept 2020 – 7 fév 2021



DOSSIER DE PRESSE TIAGO RODRIGUES

Service presse :
Christine Delterme - c.delterme@festival-automne.com
Lucie Beraha - l.beraha@festival-automne.com
Assistées de Nora Fernezelyi - assistant.presse@festival-automne.com
01 53 45 17 13



TIAGO RODRIGUES

Catarina et la beauté de tuer des fascistes

Texte et mise en scène, **Tiago Rodrigues** // Avec António Fonseca, Beatriz Maia, Isabel Abreu, Marco Mendonça, Pedro Gil, Romeu Costa, Rui M. Silva, Sara Barros Leitão // Scénographie, F. Ribeiro // Lumières, Nuno Meira // Costumes, José António Tenente // Son, Pedro Costa

Production Teatro Nacional D. Maria II (Lisbonne) // Coproduction Wiener Festwochen; Emilia Romagna Teatro Fondazione (Modène); ThéâtrédelaCité – CDN Toulouse Occitanie; Théâtre Garonne – scène européenne (Toulouse); Teatro di Roma – Teatro nazionale; Hrvatsko Narodno Kazalište (Zagreb); Comédie de Caen – CDN de Normandie; Théâtre de Liège; Maison de la Culture d'Amiens; BIT Teatergarasjen (Bergen); Le Trident – Scène nationale de Cherbourg-en-Cotentin; Teatre Lliure (Barcelone); Centro Cultural Vila Flor (Guimarães); O Espaço do Tempo (Montemor-o-Novo); C.I.C.T. Théâtre des Bouffes du Nord (Paris); Festival d'Automne à Paris // Coréalisation C.I.C.T. Théâtre des Bouffes du Nord (Paris); Festival d'Automne à Paris // Avec le soutien de l'Adami // En partenariat avec France Inter



Il va lui falloir tuer « son premier fasciste ». C'est un rite de passage impératif dans la famille qui s'est donné pour mission, de génération en génération, depuis la naissance du fascisme, d'en éradiquer le maximum de représentants. Catarina, à ton tour !

Été 2020. Un jour de fête, de beauté et de mort. Le rassemblement familial a lieu dans une maison de campagne, au sud du Portugal, tout près de Baleizão, village où a été assassinée Catarina Eufémia, icône de la résistance à l'*Estado Novo*, régime corporatiste dictatorial et fasciste qui a sévi au Portugal dès 1933 et pris fin lors de la *Révolution de Œillets*, en 1974. La demeure est charmante, l'atmosphère, légère, mais l'intention, meurtrière. Car il s'agit bien de sommer l'une des plus jeunes de la lignée de tuer un homme, fasciste, kidnappé à cet effet. Or Catarina s'y refuse catégoriquement, faisant exploser un conflit latent entre les membres de la famille. C'est alors que le fantôme de Catarina Eufémia vient rôder pendant leur sommeil pour s'adresser au fasciste de 2020. Tiago Rodrigues, auteur et metteur en scène fidèlement accompagné par le Festival depuis 2016, pose avec courage et transparence des questions complexes, brûlantes d'actualité : qu'est-ce que le fascisme aujourd'hui ? Où est la frontière entre les sphères du « légal » et du « légitime » dans des cas extrêmes ? Jusqu'à quel point peut-on enfreindre les règles de la démocratie pour mieux en défendre les causes ?

(Re)voir : En reprise à l'automne, *By Heart* et *Sopro* de Tiago Rodrigues (page 93)

THÉÂTRE DES BOUFFES DU NORD

Jeu. 26 novembre au sam. 19 décembre

Mar. au ven. 21h, sam. 16h et 21h, relâche dim. et lun.

14 € à 32 € / Abonnement 11 € à 25 €

Durée estimée : 2h30

Spectacle en portugais surtitré en français

Dates de tournée après le Festival d'Automne :

Maison de la Culture d'Amiens, Amiens - 19 et 20 janvier ; TeCA, Porto - 10 au 20 février ; Teatro Argentina, Teatro di Roma - 25 au 28 février ; Théâtre de Liège - 28 mars au 1^{er} avril

Contacts presse :

Festival d'Automne à Paris

Christine Delterme, Lucie Beraha

01 53 45 17 13

Théâtre des Bouffes du Nord

MYRA : Rémi Fort, Lucie Martin

01 40 33 79 13 | myra@myra.fr

ENTRETIEN

Tiago Rodrigues, l'un des leitmotiv de votre création est le partage, le plaisir d'être ensemble et de réfléchir ensemble ; comment avez-vous vécu cette période de confinement ?

Tiago Rodrigues : Cette période nous a montré la fragilité de tout cela, et c'est sans doute ce qui nous a touché le plus : elle nous a rappelé la dimension sociale du théâtre. En présentant *By Heart* ces dernières semaines, qui me met directement en contact avec les spectateurs qui viennent sur scène, j'y ai tout particulièrement pensé. J'ai souvent dit par le passé que le théâtre peut contaminer parce qu'on est tous ensemble physiquement dans une même salle : en l'occurrence, l'expérience de l'assemblée du théâtre se montre éminemment différente de ce que notre époque semble exiger des gens.

Cette privation de la possibilité d'être ensemble nous fait réfléchir plus encore au pouvoir d'être ensemble, comme quelqu'un que l'on priverait de sa voix réfléchirait beaucoup à l'importance d'avoir une voix. Cette possibilité « volée » à tous est devenue un sujet de réflexion, de désir, d'espoir, d'angoisse aussi, et nous commençons en outre à envisager ce changement comme une chose non pas temporaire, mais qui pourrait influencer notre façon d'être ensemble à l'avenir, ce qui s'applique très clairement aussi dans le champ du théâtre.

Mon cas personnel a été très particulier car, à partir du moment où nous avons dû fermer le Théâtre National à Lisbonne, le 13 mars, j'ai passé toutes mes journées à discuter avec les artistes de questions très pragmatiques de calendriers, de budgets, de contrats, pour garantir la rémunération des personnes - car la sécurité sociale des artistes est très précaire au Portugal, voire inexistante. Nous avons donc décidé de payer à 100 % non seulement les salariés du théâtre, mais tous les techniciens, tous les artistes et les indépendants que nous devons accueillir. Plus tard, quand les artistes ont tous été soulagés sur le plan financier, nous avons commencé à discuter de l'impact de tout cela sur leurs projets artistiques. Voudraient-ils changer leurs projets ? Ce qui était alors très intéressant est que tous les artistes, absolument tous, m'ont répondu qu'ils voulaient traiter le même sujet, monter le même texte, garder le même projet, mais en l'abordant différemment. C'était très touchant, car tous voulaient garder leurs propres passions et intérêts, mais pour raconter d'autres choses. De mon côté, d'un point de vue créatif, j'étais complètement paralysé par la pandémie ; j'ai énormément travaillé, beaucoup écrit à propos de cela et du théâtre mais j'étais incapable d'écrire une ligne pour la création de *Catarina*, comme pour essayer de sauver une possibilité de se projeter à l'avenir. J'étais capable de penser à ce qui devrait changer « après », mais incapable de faire « pendant ». Une amie poète de Porto, Ana Luísa Amaral, qui m'avouait ne pas avoir écrit un vers non plus pendant cette période, me rappelait très justement une très belle phrase de William Wordsworth, poète romantique anglais, qui dit que la poésie est ce qui naît quand on se rappelle tranquillement les grandes émotions du passé. La poésie vient quand la sérénité est suffisante pour ressentir de nouveau ce qu'on a ressenti très fort. Elle n'advient pas *pendant* le ressenti. Cette conversation a été un véritable moment de « thérapie artistique » pour moi.

Dans ce contexte contraignant, comment avez-vous envisagé votre nouvelle création, Catarina et la beauté de tuer des fascistes, alors que vous deviez répéter à ce moment-là avec les comédiens ?

Tiago Rodrigues : Le théâtre influencé par la pandémie est le théâtre de demain. Je ne parle pas des tentatives plus ou moins réussies du théâtre *online* qu'on a pu voir pendant le confinement, qui sont des cris, des gestes, des réponses spontanées et immédiates à une situation, mais de quelque chose de plus profond, qui commence à peine.

Catarina, sans en parler explicitement, sera très influencée par le fait que nous avons dû interrompre la création. Ce qui est intéressant, c'est que même les notions de retard et de durée ont complètement changé. Je trouve que c'est très beau car, personnellement, je ne crois pas que le temps de travail influe sur la qualité d'un projet artistique. J'ai toujours travaillé avec des calendriers très divers. Il y a des légitimités artistiques indiscutables : Jack Kerouac a écrit très vite une œuvre qui change encore des vies, tandis que d'autres œuvres ont été écrites pendant une vie entière et sont restées inachevées.

J'ai commencé à envisager la création de *Catarina* dans ce sens et ça m'a libéré d'une pression - d'efficacité, de production, de calendrier - que de nombreux artistes ressentent.

Avez-vous imaginé une scénographie précise ?

Tiago Rodrigues : Le décor est même complètement construit. Tous les costumes sont prêts. En effet, pendant le confinement, les menuisiers pouvaient travailler au décor en petit comité, ainsi que les costumiers. Nous travaillons donc dans le décor avec les costumes comme si nous étions dans les derniers jours de répétition alors que j'écris encore la dixième minute de la pièce. Le caractère visuel et plastique de la pièce a de ce fait gagné beaucoup d'importance. Nous avons commencé à inventer des situations et des personnages pour cet espace et ces costumes qui étaient prêts. On a fait se rencontrer le narratif qu'on avait prévu avec ces objets, qui sont alors devenus une source d'inspiration et de recherche, et nous donnent les frontières de ce pays poétique que nous essayons de développer.

Quel est ce paysage visuel dont vous parlez ?

Tiago Rodrigues : Nous avons une maison de bois, qui est une citation abstraite d'une petite maison pauvre, de famille, isolée dans la campagne du Sud du Portugal. C'est ce rapport entre une famille de la ville, venue de Lisbonne, et un passé rural qui m'intéresse. Les costumes sont une version actualisée des vêtements que portaient les femmes qui travaillaient la terre dans les années 1950. Ce sont des versions poétiques de choses très concrètes que nous voyons sur les photographies de ces années là, dans le Sud du Portugal. Tout cela dégage un imaginaire qui se situe dans l'avenir, car la pièce se passe en 2028, mais donne le goût du passé : c'est une histoire du futur dans un espace du passé.

Pourquoi situer la pièce en 2028 ?

Tiago Rodrigues : C'est intéressant parce que ça nous plonge dans une projection de l'avenir. En la faisant résonner avec les événements actuels, nous avons décidé de la projeter dans un

avenir proche. Il s'agit de récupérer la capacité à rêver l'avenir, qui nous a été volée pendant cette pandémie. Mais dans cette pièce, il s'agit d'imaginer un demain avec l'ascension des régimes populistes d'extrême-droite à tendance fasciste, pas seulement au Portugal, mais dans de nombreux pays d'Europe. 2028 pour ne plus se situer dans la *menace* de cette ascension, mais dans le cauchemar de sa réalité. Huit ans, ça veut dire deux élections, c'est une durée vraisemblable pour une telle ascension, qu'en tant qu'artiste, je ne peux m'empêcher d'imaginer. C'est une stratégie de la littérature dystopique de dire : faisons attention aujourd'hui, sans quoi cette fiction peut devenir réalité. Cette idée m'est aussi venue de ce que j'étais en train d'adapter un roman de José Saramago, *Essai sur la cécité*, pour un projet avec la Royal Shakespeare Company, qui imagine une pandémie de la cécité qui contamine une ville entière et la plonge dans le chaos. J'y travaillais lorsque la pandémie a commencé et me suis alors naturellement senti très proche de cette littérature dystopique, puisque Saramago a écrit ce roman en 1994 et soudain cet avenir est devenu le présent ; ce qui semblait purement fictionnel est devenu très documentaire. Cette fiction futuriste entrait en résonance avec les nouvelles télévisuelles, les reportages. Ce rapprochement m'a fait penser à tant d'artistes en capacité d'anticiper l'avenir, notamment la barbarie et d'autres grands changements dans l'Histoire, tel Charlie Chaplin pour ne citer que lui, avec *Le Dictateur*. C'est ainsi que j'en suis venu à ne plus parler de la menace totalitaire qui plane sur l'Europe, mais à imaginer la victoire de cette menace.

Et c'est ainsi que vous ouvrez le débat de la violence comme outil de défense de la démocratie ?

Tiago Rodrigues : Le débat politique de la pièce se situe en particulier à cet endroit. Même si je suis profondément non-violent en tant qu'individu, il faut se poser cette question : faut-il, peut-on sortir des règles de la démocratie pour la protéger ou doit-on persister à les respecter au risque d'une défaite quasi-inéluctable ?

Nous avons ainsi inversé le principe de la morale dominante : la tradition de cette famille est de tuer ; c'est la violence, à l'inverse du respect de la loi et de la vie humaine à tout prix. Il y a une *sniper* soviétique, Lioudmila Pavlitchenko, extrêmement connue - c'est elle qui a tué le plus de soldats (nazis) au monde. Elle s'est rendue aux Etats-Unis pour soutenir Roosevelt et sa femme dans leur perspective de convaincre l'opinion publique de la nécessité de participer à la Seconde Guerre Mondiale. Lorsqu'Eleanor Roosevelt lui demande : « Est-il vrai que vous avez tué 303 hommes ? », elle répond : « Pas des hommes, des fascistes. » On parle ici d'un temps de guerre, qui change les règles morales, mais on parle aussi d'un temps où il y avait des valeurs qui transcendaient le respect de la vie humaine. Nous avons essayé d'imaginer une famille qui aurait ces valeurs, comme en temps de guerre. Et, dans cette famille, contre toute attente, il y a une pacifiste, complètement minoritaire, qui émerge. Cette figure féminine va même très loin dans sa « résistance », en déclarant qu'elle préfère mourir plutôt que tuer le fasciste pris en otage par sa famille. Alors le dilemme s'installe : faut-il tuer ou pas ? Est-ce avant tout un homme ou un fasciste ? Par ailleurs, c'est une famille un peu à la Tchekhov,

qui se retrouve une fois par an, qui vit une crise dans la maison familiale, où se trament aussi des jalousies, des amours, des mensonges. C'est une famille comme les autres. C'est une famille démocrate, mais qui croit comme Malcom X que si l'on est tolérant avec les intolérants, alors les tolérants seront anéantis et que, par conséquent, l'intolérance avec l'intolérance est la meilleure défense de la tolérance.

Qu'en est-il de l'apparition de la figure historique de Catarina Eufémia ? Que représente-t-elle dans votre pièce ?

Tiago Rodrigues : Catarina Eufémia travaillait la terre dans les années 1950 dans le Sud du Portugal. Sans même savoir lire et écrire, elle s'est politisée, comme bon nombre de personnes dans les années 1940, 1950, 1960, pendant la dictature. Elle a organisé un mouvement de femmes qui exigeait la même rémunération pour les femmes que pour les hommes. Ça se passait à Baleizão. En mai 1954, accompagnée de 14 autres femmes, elle a pris l'initiative d'une manifestation dans le domaine sur lequel elle travaillait. Il faut savoir que les propriétaires des domaines étaient très protégés par le régime fasciste et avaient leurs propres soldats. Le meneur de la troupe frappe Catarina, qui a alors son enfant dans les bras. Elle tombe à terre et, selon les témoins, se relève et leur dit qu'il leur faudra la tuer pour qu'elle cesse de protester. Et les soldats l'ont abattue. Son enfant a survécu. Elle est devenue le symbole de la lutte antifasciste, mais aussi de l'émancipation des femmes, et demeure mythique.

L'idée d'intégrer son personnage à la pièce provient des nombreux cas de violences conjugales et de féminicides récents au Portugal, qui constituent pour moi une forme d'avatar d'une dictature patriarcale d'un vingtième siècle misogyne. Il y a un cas qui m'a vraiment bouleversé, celui d'un juge (toujours en fonction) qui, en 2018, a libéré ou diminué les peines de plusieurs hommes qui avaient violenté des femmes, arguant du fait que ces femmes étaient adultères, en citant la Bible au Tribunal, comme si nous étions dans un pays confessionnel, et non laïque !

Au départ, je voulais que ma pièce débute avec le kidnapping de ce juge et fasse se rencontrer la Catarina de 1954 et ce juge de 2018. Dès que j'en ai parlé publiquement, il y a eu une grande controverse dans la société portugaise, je lisais même des critiques d'une pièce qui n'existait pas encore. Puis, deux événements ont fait évoluer la pièce : d'abord, les élections législatives d'octobre 2019 où la gauche a gagné la majorité à l'Assemblée, mais, pour la première fois, avec un député d'extrême droite. Depuis la Révolution, l'extrême droite n'a eu aucun représentant institutionnel, pas même dans une commune. Cet homme politique suscite une attention médiatique incroyable, à tel point qu'il est considéré à présent dans les sondages comme incarnant la troisième force politique au Portugal, surpassant plusieurs partis de gauche et de droite. Ça, c'est vraiment inédit et bouleversant : que l'extrême droite ait acquis cette approbation de l'opinion publique, et si rapidement. Dès lors que l'on parle du résidu du fascisme systémique, alors on doit parler du fascisme qui monte, qui nous attend. La rencontre est donc entre Catarina et un fasciste d'aujourd'hui, avec un lien très clair entre la violence faite aux femmes et

l'extrême droite populiste.

Le deuxième événement a été la pandémie. En parlant du juge, je parlais surtout du passé qui est dans le présent, tandis qu'avec la pandémie, nous nous sommes résolument plongés dans l'avenir : que deviendraient la société portugaise, l'Europe, le monde, sous un régime d'extrême droite ?

Aussi, Catarina a deux places dans la pièce. Cette famille fictionnelle est connectée à la figure historique de Catarina, car l'aïeule de la famille, qui a inventé cette tradition familiale de tuer des fascistes, était l'une des femmes qui luttèrent aux côtés de Catarina Eufémia, et le meurtre avait toujours lieu à la date d'anniversaire de la mort de Catarina. Il y a une très belle citation de Brecht, que nous utilisons dans la pièce, au moment d'une discussion, à table, sur le véganisme : « Ceux qui sont dérangés par la violence des opprimés opposés à leurs oppresseurs sont comme ceux qui sont choqués à la vue du sang mais qui veulent manger du steak. Catarina apparaît comme un fantôme dans la pièce, un peu comme le fantôme du père d'Hamlet, sans porter de message, mais comme un emblème qui fait bouger les lignes.

Êtes-vous féministe ?

Tiago Rodrigues : Absolument.

Finale, dans chacune des pièces que vous présentez au Festival d'Automne 2020, il y a une figure féminine spectrale d'importance - ici, Catarina Eufémia, dans Sopro, la souffleuse, dans By Heart, votre propre grand-mère - qui représente quelque chose de la fin d'un monde...

Tiago Rodrigues : Je pense qu'une constante entre *Sopro*, *By Heart* et ce que peut devenir *Catarina*, c'est qu'il y a toujours une espèce de douceur dans la tragédie, de chaleur dans la tristesse, mais la différence est qu'il y aura plus de cruauté dans *Catarina*. Il y a toujours dans mes pièces un sentiment de l'ordre de « ce qu'on aurait pu faire, mais qu'on n'a pas fait ». Il y a une forme de beauté dans cette reconnaissance, un hommage amoureux aux gens et aux choses du passé en les rappelant, mais aussi la tragédie de ne pas pouvoir faire ce qu'on aurait pu faire, comme si le passage du temps nous empêchait de retourner vraiment au passé. Il y a toujours une perte, je ne sais pas pourquoi je parle toujours de perte, alors que je suis très optimiste dans la vie. Sophocle était connu à Athènes comme un type joyeux, agréable, drôle et peut-être l'était-il parce qu'il écrivait des pièces tragiques...

Cristina, qui joue la souffleuse dans *Sopro*, demande, dans le spectacle, au jeune directeur de théâtre pourquoi un mec si jeune, qui pourrait être son fils, est si obsédé par les ruines, les fantômes, ce à quoi le directeur répond : « Les choses finissent, les choses sont brèves ». Quand j'ai commencé à écrire *Catarina*, Cristina, qui travaille avec nous en tant que souffleuse sur le spectacle, m'a rappelé ce petit dialogue et m'a dit : « Encore des fantômes ! C'est trop déprimant ! » (*rire*)

Je pense que cette tristesse au théâtre peut nous donner de la force. Mais les comédiens avec qui je travaille reconnaissent qu'il y a dans *Catarina* une obscurité, une cruauté nouvelles dans mon parcours.

Le dilemme est en lui-même très violent : comment défendre la démocratie ? Et, face à cela, je me sens très impuissant. Je pense d'ailleurs que la pièce portera beaucoup sur l'impuissance. J'étais en tournée au Brésil quand la pandémie a commencé et j'ai discuté avec de nombreux artistes sur la vraie menace de dictature qu'ils vivent, des violences, des milices armées pro-Bolsonaro : c'est du concret, c'est très palpable, avec une brutalité systémique, une réelle censure des arts, une vraie mise en danger physique des gens. Ce qu'on voit en Pologne, en Hongrie, et dans plusieurs pays européens, c'est très impressionnant. C'est comme dans les séries : au Brésil, ils en sont à la quatrième saison, tandis que nous en sommes à la première ou deuxième saison. Pour la pièce, j'ai beaucoup étudié les discours populistes d'extrême droite d'aujourd'hui : Jair Bolsonaro, Marine Le Pen, Trump, Matteo Salvini, etc. et, avec divers styles, c'est une rhétorique qui est toujours la même. Il faut se battre, non seulement pour les démocraties nationales, mais pour une Europe libre, ce qui signifie la circulation de personnes et de pensées, pas seulement de marchandises. Je préfère le chaos de la liberté, avec ses polémiques, son bruit et ses erreurs, à la paix sépulcrale d'une société fasciste, une paix silencieuse, hypocrite, au sein de laquelle tous seraient d'accord, des bonnes femmes et bonhommes pacifistes, qui obéissent, sans libre-arbitre et sans idées.

Propos recueillis par Mélanie Drouère, juillet 2020

BIOGRAPHIE

Comédien portugais, **Tiago Rodrigues** n'a d'abord d'autre ambition que de jouer avec des gens qui voudraient inventer ensemble des spectacles. Sa rencontre avec le tg STAN en 1997, marque définitivement son attachement à l'absence de hiérarchie au sein d'un groupe en création. En 2003, il fonde avec Magda Bizarro la compagnie Mundo Perfeito. En France, il présente notamment sa version en portugais d'*Antoine et Cléopâtre* d'après William Shakespeare, qui paraît, comme toutes ses pièces traduites en français, aux éditions Les Solitaires intempestifs. *By Heart* est présenté en 2014 puis en 2015 au Théâtre de la Bastille, qui l'invite par la suite à mener une « Occupation » du théâtre durant deux mois au printemps 2016, pendant laquelle il crée *Bovary*. À la tête du Teatro Nacional D. Maria II à Lisbonne depuis trois ans, il conserve une économie de moyens qu'il s'est appropriée comme grammaire personnelle et il devient, à plus large échelle, lanceur de ponts entre villes et entre pays, hôte et promoteur d'un théâtre vivant. En 2018, Tiago Rodrigues reçoit le XV^e Prix Europe Nouvelles Réalités.

Tiago Rodrigues au Festival d'Automne à Paris :

- 2000 *JDX Un ennemi du peuple*
Point Blank
Quartett (Théâtre de la Cité internationale)
- 2001 *Les Antigones* (Théâtre de la Bastille)
- 2002 *Tout est calme* (Théâtre de la Bastille)
- 2003 *Du Serment de l'écrivain du Roi et de Diderot*
(Théâtre de la Bastille)
- 2005 « voir et voir »
ANATHEMA (nouveau titre pour Imensa)
Impromptus
L'Avantage du doute
My Dinner with André (Théâtre de la Bastille)
- 2007 « Sauve qui peut », pas mal comme titre
(Théâtre de la Bastille)
- 2009 *Impromptu XL*
Le Chemin solitaire (Théâtre de la Bastille)
- 2010 *Le Tangible* (Théâtre de la Bastille)
- 2012 *Les Estivants* (Théâtre de la Bastille)
- 2015 *La Cerisaie* (La Colline - Théâtre National)
Onomatopée (L'Apostrophe, La Scène Watteau,
Théâtre de la Bastille)
- 2016 *Amours et Solitudes* (Atelier de Paris)
- 2018 *Infidèles - De Roovers* (Théâtre de la Bastille)
Atelier - de KCE / Maatschappij Discordia
(Théâtre de la Bastille)
Après la répétition (Théâtre de la Bastille)
Quartett - Anne Teresa de Keersmaeker
(Centre Pompidou)
- 2019 *The way she Dies - tg STAN* (Théâtre de la Bastille)



156, rue de Rivoli 75001 Paris
Renseignements et réservation 01 53 45 17 17
festival-automne.com

Visuel de couverture :

Sammy Baloji, *Ekibondo Court revisited*

Photomontage de l'installation (fresque) pour l'exposition *Congo Art Works*, Palais des Beaux-Arts (BOZAR), Bruxelles, 7 octobre 2016 – 22 janvier 2017 en collaboration avec l'Africa Museum.

Design et production : Orfée Grandhomme & Ismaël Bennani pour Sammy Baloji / Twenty Nine Studio